

JAPPELOUP

ACAJOU FILMS ET PATHÉ PRÉSENTENT

JAPPELOUP

UN FILM DE CHRISTIAN DUGUAY

AVEC GUILLAUME CANET, MARINA HANDS, DANIEL AUTEUIL,
LOU DE LAÂGE, TCHÉKY KARYO, JACQUES HIGELIN

MARIE BUNEL JOËL DUPUCH FRED EPAUD ARNAUD HENRIET
AVEC LA PARTICIPATION EXCEPTIONNELLE DE DONALD SUTHERLAND

SCÉNARIO, ADAPTATION ET DIALOGUES DE GUILLAUME CANET
Librement inspiré de la vie et du parcours sportif de Pierre Durand et de son cheval Jappeloup

SORTIE LE 13 MARS

Durée: 2h10



Matériel téléchargeable sur www.pathefilms.ch

DISTRIBUTION

Pathé Films AG
Neugasse 6, Postfach
8031 Zürich
T 044 277 70 81, F 044 277 70 89
andres.schuepbach@pathefilms.ch

RELATIONS PRESSE

Jean-Yves Gloor
Route de Chailly 205
1814 La Tour-de-Peilz
T 021 923 60 00, F 021 923 60 01
jyg@terrasse.ch



SYNOPSIS

Au début des années 80, abandonnant une carrière d'avocat prometteuse, Pierre Durand se consacre corps et âme à sa passion, le saut d'obstacle. Soutenu par son père, il mise tout sur un jeune cheval auquel personne ne croit vraiment : Jappeloup. Trop petit, trop caractériel, trop imprévisible, il a de

nombreux défauts mais une détente et des aptitudes remarquables. De compétition en compétition, le duo progresse et s'impose dans le monde de l'équitation. Mais les JO de Los

Angeles sont un terrible échec et Pierre prend alors conscience de ses faiblesses. Avec l'aide de Nadia, sa femme, et de Raphaëlle, la groom du cheval, Pierre va gagner la confiance de Jappeloup et construire une relation qui va les mener aux JO de Séoul en 1988.

À quel moment êtes-vous arrivé sur ce projet ?

Il y a longtemps. Je savais que l'histoire de Jappeloup était cinématographique, mais comme dans ma vie personnelle j'avais tiré un trait sur l'équitation, ce n'était pas quelque chose qui m'excitait plus que ça. Un jour, Mario Luraschi m'a laissé un message pour me dire qu'il voulait me présenter son ami Pascal Judelewicz. Passionné par le sujet, ce producteur rêvait de faire ce film depuis 1995. Son enthousiasme m'a bluffé, séduit... et convaincu.

Est-ce lui qui vous a demandé d'écrire le scénario ?

Il m'a eu à l'usure ! J'avais prévu de lever le pied pour me consacrer à mon enfant. Mais il savait que le sujet me passionnait et que je me prendrai au jeu. Pensant passer rapidement le relais à un auteur, j'ai rédigé dix pages puis de fil en aiguille, j'ai écrit des séquences et j'ai commencé à les dialoguer... Au bout de quinze jours, j'ai compris que je ferais le scénario. Je n'avais que quatre mois pour tout boucler.

Êtes-vous resté fidèle à l'histoire vécue par Pierre Durand ?

C'était une volonté car la réalité de cette incroyable histoire suffisait à faire un grand film. Comme tous les jeunes de l'époque qui aimaient l'équitation, j'avais suivi les exploits de Jappeloup, notamment aux Jeux Olympiques de Séoul en 1988. Mais en lisant le livre de Karine Devilder, la belle-sœur de Pierre Durand, j'ai appris beaucoup de choses. Et les vidéos que j'ai visionnées par la suite m'ont rappelé à quel point les prouesses de ce petit cheval étaient phénoménales. Toute la chronologie des compétitions est exacte. Après, je voulais injecter dans le scénario certaines choses plus personnelles car il y a des similitudes entre le destin de Pierre Durand et le mien. Cette volonté à un moment donné d'arrêter la compétition en laissant un père passionné ne m'était pas étrangère.

C'est ce qui vous est arrivé ?

Oui. Mon père était éleveur de chevaux, il s'est énormément endetté pour créer sa société. À 18 ans, j'ai eu beaucoup de mal à lui dire que j'arrêtais tout pour devenir acteur. Mais j'avais eu un grave accident de cheval, je n'avais plus la rage de vaincre. La peur de me faire mal se mêlait

ENTRETIEN AVEC GUILLAUME CANET

à l'envie de voir d'autres horizons que les écuries de campagne. Je commençais à être attiré par Paris et les filles. J'ai donc eu envie d'aborder cette problématique : revenir à la compétition pour faire plaisir à son père, est-ce forcément une mauvaise raison ?

A-t-il été question, à un moment donné, que vous réalisiez le film vous-même ?

Non car j'ai tout de suite su que si je m'impliquais dans le projet en tant qu'acteur, je reprendrais l'entraînement pour assurer moi-même toutes les scènes à cheval. Cela demandait un travail important et je voulais m'y consacrer à 100%. Et puis j'avais une confiance totale en Christian Duguay, un cavalier émérite, ex-membre de l'équipe d'équitation du Canada. Avec lui, j'ai tout de suite accroché car nous partageons la même vision de l'histoire, les mêmes envies. Ça n'a pas été facile pour Christian qui a dû commencer à préparer le film sans avoir le scénario. Au fur et à mesure de l'écriture, je lui livrais des pages comme des indices.

Pierre Durand a-t-il été très présent sur le film ?

Je sais, par expérience, que c'est toujours difficile d'intégrer au projet la personne dont vous racontez l'histoire. Cela remue des choses parfois douloureuses chez le principal intéressé et il manque forcément de distance par rapport au récit. J'ai donc posé des questions à Pierre au moment de l'écriture mais j'ai préféré m'inspirer davantage du livre de Karine Devilder dont il avait validé le propos et de témoignages extérieurs. Pierre a eu également la très bonne idée de m'aiguiller vers Frédéric Cottier, son collègue de l'époque, qui est devenu un précieux allié et mon coach avant et pendant le tournage.

En quoi consistait votre préparation physique ?

Je suis remonté à cheval seulement six semaines avant le début du tournage. Je n'avais pas sauté de barres depuis 20 ans et quand on a fait de la compétition, on n'est pas très friand de balades à cheval. En fait, j'avais juste un peu repris l'entraînement pour les deux films avec Jean Yanne et pour NE LE DIS À PERSONNE dans lequel je jouais un cavalier. Mais ça n'avait rien à voir. Là, il s'agissait de se remettre dans les conditions de la compétition. Par chance, nous tournions dans l'ordre chronologique, de la plus petite épreuve jusqu'aux JO. Cela m'a permis de me remettre en selle tranquillement et de reprendre confiance en moi. Quand le tournage a commencé, à Fontainebleau, où nous avons regroupé toutes les scènes de compétition sur trois semaines, je passais entre 8 et 9 heures sur un cheval. Cela

m'obligeait à passer 1h30, chaque soir, entre les mains d'un kiné. Il y a eu des moments forts, comme lorsque je me suis retrouvé sur le parquet des championnats de France que j'avais moi-même disputés. Je dois dire que ça s'est extrêmement bien passé. Porté par Frédéric Cottier et par la force de mon personnage, j'y suis arrivé !

Plusieurs chevaux incarnent Jappeloup. Était-ce difficile, en tant que cavalier, de changer de partenaire ?

En effet, ce n'est pas évident de changer quand on a trouvé ses marques avec un animal. D'autant que les deux principaux chevaux qui incarnaient Jappeloup ne se montaient pas du tout de la même façon. Le premier, Sympatico, était un tout petit cheval qui ressemblait beaucoup au vrai Jappeloup. Il sautait très bien mais avait déjà 22 ans et il fallait l'économiser au maximum. Sa vraie doublure, Incello, était plus grand, plus jeune, et nous l'avons utilisé pour sauter les grosses barres comme celles de la scène des JO. Mais il y avait aussi cinq ou six autres chevaux pour incarner Jappeloup à différentes étapes de sa vie ou pour des plans plus larges.

Avez-vous influencé le casting ?

J'ai proposé des idées, notamment Marina Hands, car sa présence dans ce film était pour moi une évidence. Je l'ai rencontré à 14 ans : nous montions dans la même écurie et participions aux mêmes championnats. C'est une immense actrice, une très grande cavalière et elle était mon premier amour... Elle avait donc tout pour incarner Nadia, la femme de Pierre Durand. Pour jouer ma mère, j'ai lancé le nom de Marie Bunel avec qui je venais de tourner dans LA NOUVELLE GUERRE DES BOUTONS. Mon ami Joël Dupuch, lui, tombait à pic car Christian cherchait des gens du cru et c'est un vrai bordelais.

Il y a dans le film, un clin d'œil à Jean Rochefort qui est aussi votre ami...

J'aurais vraiment aimé qu'il ait un rôle dans le film mais il tournait en Espagne à ce moment-là. Ce clin d'œil était le minimum pour lui rendre hommage car l'aventure que je vis aujourd'hui, c'est un peu grâce à lui : il représente pour moi la combinaison du monde équestre et de celui du cinéma. Je l'ai connu, gamin, sur les terrains de concours. Il était si bien intégré dans le milieu qu'il faisait partie du décor. Et quand j'ai voulu devenir acteur, c'est lui qui m'a mis le pied à l'étrier...

Étiez-vous très présent pendant le montage du film ?

Christian me demandait mon avis à chaque étape du montage et nous étions systématiquement en accord sur ce qu'il y avait à retravailler. Cet homme a une ouverture d'esprit extraordinaire. Il a beau connaître son sujet par cœur, savoir précisément ce qu'il veut, il ne fait jamais le fier et reste constamment à l'écoute des autres. J'ai pu m'en rendre compte en préparation, sur le tournage et en post-production. C'était un gros challenge pour lui de se lancer dans si un gros film, un projet si compliqué (notamment par rapport à la logistique, les chevaux, etc.) avec aussi peu de préparation. Mais quand vous avez face à vous un homme qui aime profondément les acteurs et maîtrise aussi bien la technique, vous vous sentez en confiance et la collaboration est un bonheur.

Qu'avez-vous pensé du film ?

Il m'a profondément ému. Ce film est comme je l'avais rêvé : une sorte de ROCKY dans le monde du cheval, une aventure sportive basée sur une histoire humaine forte. Il y a tout ce que j'aime dans les films populaires : de grands défis, de beaux personnages, un peu d'humour et beaucoup d'émotion. Et visuellement, il est esthétique... Bref, j'en suis très fier.

Vous a-t-il donné envie de remonter en selle ?

Eh oui. À tel point que je me suis acheté un cheval et que j'ai repris la compétition...



GUILLAUME CANET - SCÉNARISTE

2010 LES PETITS MOUCHOIRS

Scénario original

1^{er} film français du box office 2010 avec 5,5 millions d'entrées

2006 NE LE DIS À PERSONNE

Scénario, adaptation et dialogues : Guillaume Canet et Philippe Lefebvre

D'après le roman «Tell no one» de Harlan Coben

Nomination CÉSAR 2007 pour la meilleure adaptation

2002 MON IDOLE

Scénario : Guillaume Canet, Philippe Lefebvre

Dialogues : Guillaume Canet, Philippe Lefebvre, Eric Naggar

JAPPELOUP ne ressemble pas à vos précédents films. L'avez-vous vu comme un nouveau départ ?

C'est vrai que les films d'action américains que j'ai signés en sont assez éloignés. Mais je n'ai jamais pris plaisir à les réaliser. J'ai d'ailleurs mis de côté cette activité pour mettre en scène des mini-séries qui portaient sur des sujets riches et authentiques comme Jeanne d'Arc, Hitler ou Coco Chanel et ne semblaient pas dans le pathos hollywoodien. C'est cette expérience cinématographique, mon parcours de cavalier et la rencontre avec Pascal Judelewicz puis Guillaume Canet qui ont été les déclencheurs de mon retour au cinéma.

Quand est née votre passion des chevaux ?

Lorsque mon père s'est remarié. Sa deuxième épouse avait acheté une écurie où je jouais, l'été, le rôle de palefrenier. Je m'étais pris d'affection pour un cheval de dressage, privé de compétition à cause d'une plaie de harnachement. Lorsque mon père m'a surpris, un jour, le montant à cru pour sauter des obstacles, il a compris que ce cheval avait des qualités et nous avons commencé à l'entraîner. Le succès des compétitions régionales nous a amené un peu partout au Canada et ailleurs, jusqu'à ce que je devienne champion junior. De ce contact particulier avec l'animal est née une grande histoire d'amour et ces compétitions, loin de chez nous, m'ont permis de me rapprocher de mon père. Pourtant, assez vite, il a fallu faire des choix et je savais que je ne pourrai pas faire des compétitions toute ma vie car le cheval ne m'appartenait pas.

Votre histoire personnelle est donc assez proche de celle de Pierre Durand...

Il y a des résonances en effet, comme avec l'histoire personnelle de Guillaume Canet. C'est ce qui était fantastique dans ce projet : il nous a permis, Guillaume et moi, de retrouver des souvenirs de jeunesse communs. Autant sur les compétitions que sur les rapports que nous entretenons avec nos pères. C'est pourquoi, dès le départ, nous avons vu le film sous le même angle et étions heureux de pouvoir partager notre expérience pour ce scénario. Nous nous sommes d'ailleurs beaucoup consulté pendant l'écriture.

ENTRETIEN AVEC CHRISTIAN DUGUAY



Quels souvenirs personnels aviez-vous de Jappeloup?

J'en avais peu. Lorsque j'ai cessé de monter à cheval, dans les années 60, ça m'a tellement fait mal que je ne suivais que de loin les compétitions. Évidemment, j'ai été tenté de regarder les Jeux Olympiques de Séoul et je me rappelle du parcours de Jappeloup. Mais, par exemple, je ne me souvenais pas de son refus de sauter à Los Angeles. C'est lorsque Pascal Judelewicz m'a contacté pour ce film que me suis replongé dans l'histoire.

Peut-on dire que ce film est un biopic de Pierre Durand?

Non. Nous sommes restés très authentiques dans les faits, le parcours de ce cavalier, mais pour ajouter une substance dramatique à l'histoire de Pierre Durand, il était nécessaire de prendre un peu de distance avec sa biographie. La trame narrative se trouve dans les rapports avec le père, les femmes qui l'entourent, le cheval. Quand, dans le film, Pierre réalise qu'il doit changer sa perception du contact avec le cheval, c'est forcément romancé car il s'agit d'un ressenti que Pierre Durand, lui-même, ne pourrait peut-être même pas expliquer.

Aviez-vous en tête des références cinématographiques pour ce film?

J'avais vu, comme tout le monde, SECRÉTARIAT et d'autres grands films américains sur le cheval. Certains détails m'ont forcément influencé mais en 25 ans de carrière, j'ai acquis une technique et, désormais, c'est l'essence, le pouls interne des scènes qui me guide.

Le défi à relever, ici, consistait à impliquer le spectateur en lui livrant un parcours épique et authentique qu'il pourrait vivre de l'intérieur, comme témoin privilégié. Pour cela, il fallait éviter les effets visuels de carton-pâte et favoriser les plans au steadicam, pour le placer sans cesse dans l'axe des échanges sans jamais sentir les intentions du cadreur. Je n'ai pas l'habitude de rester derrière le combo et cadrer moi-même au steadicam me permet de sentir les comédiens et d'être au plus près de leur jeu.

L'autre enjeu était de donner à ce film une notion de terroir. Or, ayant une admiration considérable pour le cinéma français et notamment celui de Claude Berri, je percevais l'univers de JAPPELOUP un peu comme celui de MANON DES SOURCES ou de JEAN DE FLORETTE. J'ai pu apporter au film un souffle à l'américaine mais je tenais surtout à ce que l'on perçoive ce côté «terroir» dans les rapports humains, particulièrement dans les scènes de conversations tenues, dans la cuisine, entre père et fils, celles où les regards en disent plus long que les mots. C'était délectable de pouvoir filmer ça car je n'avais pas pu l'exploiter dans le cinéma américain.

Les effets spéciaux sont-ils nombreux?

Il y en a énormément mais on ne les perçoit pas. L'idée n'était pas d'apporter des artifices pour gonfler le côté spectaculaire des scènes d'action ou tricher sur les sauts d'obstacle, ils nous ont juste servi à recréer les foules qui assistaient aux compétitions. Sur le tournage, ces scènes étaient d'ailleurs les plus difficiles à tourner car nous devions nous contenter d'imaginer la pression énorme que procurent les clameurs de milliers de spectateurs sur le cavalier mais aussi sur le cheval. Mais le fait que Guillaume puisse assumer toutes les scènes d'obstacle était extrêmement salubre. Jamais nous n'aurions eu une telle authenticité s'il n'avait pas été aussi impliqué en tant qu'acteur mais aussi en tant qu'athlète. C'est comme lorsque Rocky se bat : on y croit parce que c'est réellement Stallone qui s'y colle.

Quelles autres difficultés avez-vous eu à surmonter sur le plateau?

Un film de ce genre implique évidemment une grosse machinerie, avec des mouvements de caméra difficiles qui empêchent la multiplicité des prises. Au-delà de ça, il fallait trouver des outils pour que l'enchaînement des compétitions ne soit pas redondant. Les néophytes devaient bien comprendre que les difficultés évoluent entre le niveau régional, national et international. Car l'enjeu, malgré tout, était de rendre accessible à tous ce sport d'une complexité notable. A Barcelone, par exemple, le film montre qu'on vise la rapidité, la virtuosité du cheval et du cavalier. Et Séoul apparaît comme le résultat d'un parcours émouvant. Ce moment atteint presque le domaine du spirituel : le cheval et le cavalier s'abandonnent l'un à l'autre et se donnent, face à l'obstacle, une confiance infinie.

Comment avez-vous choisi vos acteurs?

J'ai eu quelques flashes comme Daniel Auteuil ou Tchéky Karyo. Lou De Laâge, elle, s'est imposée lors d'un casting de 400 jeunes comédiennes. Guillaume a proposé d'écrire pour Marina Hands. Elle est pour moi une révélation extraordinaire : puissante, émouvante, séduisante... cette femme a tous les atouts ; j'aimerais refaire plein de films avec elle ! Mais il y a aussi Jacques Higelin qui a beau ne pas se considérer comme comédien, apporte une douceur, une poésie, une authenticité à l'histoire et une couleur inimitable à son personnage. Et puis Donald Sutherland, qui a joué dans huit de mes films et est pour moi comme un deuxième père. S'il a accepté de rejoindre l'équipe, surtout comme caméo, c'était pour me faire plaisir mais je sais qu'il s'est tout de suite senti chez lui sur le plateau.

Mais ma plus grande rencontre sur ce film, restera Guillaume. Nous nous sommes trouvés le même genre de personnalité et les mêmes intuitions. Dès le premier coup de manivelle, il a vu que j'avais perçu ses intentions d'écriture. Cette confiance lui a permis de se laisser aller au jeu de comédien et d'athlète, de fusionner avec son rôle. C'était formidable car le fait que l'auteur joue dans le film aurait pu être un obstacle. Moi-même, quand j'écris un scénario, j'évite d'aller sur le plateau car c'est très rare de voir tourné ce qu'on a eu en tête, surtout quand on est soi-même metteur en scène. Mais sur JAPPELOUP, tout s'est remarquablement bien passé entre nous. De l'écriture au montage, notre complicité était évidente. De cela a découlé d'excellentes relations avec Marina Hands ou Daniel Auteuil car ils étaient rassurés de constater que ce que je leur demandais était toujours complémentaire avec les intentions d'écriture de Guillaume. Or voir un grand comédien comme Daniel faire glisser naturellement ces ajustements dans son jeu provoquait chez moi un émerveillement au quotidien.

Quelles sont vos méthodes de travail ?

Avant le tournage, j'échange avec chaque acteur sur le parcours émotif et chronologique de son personnage. Après, je leur offre une vision graphique du film. Je fais en sorte que les questions portant sur la caméra, la lumière, les décors et les accessoires soient réglées à l'avance pour accueillir les comédiens sur un plateau bien pensé, avec un univers et une atmosphère déjà bien définis. S'ils entrent dans un décor complémentaire avec ce qui a été discuté avant, ce n'est plus nécessaire de leur imposer un état d'esprit ou une vision. Et s'ils n'ont pas l'impression qu'on les place dans la lumière ou le bon angle, ils acquièrent une liberté de mouvement qui donne un peu de souffle, d'élasticité au jeu. Il ne me reste plus qu'à faire des propositions. Or, au fur et à mesure du tournage, mieux connaître les acteurs, mieux les comprendre permet de construire avec eux leurs intuitions et d'affiner leur interprétation.

Comment avez-vous procédé pour les chevaux ?

Le casting a été long car il fallait à la fois trouver des acteurs et des athlètes, de jeunes chevaux capables d'évoluer face à l'obstacle, d'autres, performants pour les cascades ou les attitudes, mais tous avec, à peu près, la même morphologie. Un vrai casse-tête quand on sait que les chevaux eux-mêmes changeaient au fur et à mesure de l'entraînement qui





leur était réservé pour le film. Mon rôle était donc de trouver une façon de filmer qui permettrait de faire passer les chevaux andalous de Mario Luraschi et les purs sangs pour un seul et même cheval : Jappeloup. Comme Mario Luraschi, Frédéric Cottier a réalisé un travail extraordinaire. Il a aidé au casting mais aussi à l'élaboration des parcours de compétition qu'il a judicieusement étudiés, redessinés et construits de façon à ce qu'on voit les difficultés sans risquer d'accidents. Et puis c'est lui qui a remis Guillaume en selle. Son calme, son écoute, ses conseils avisés ont permis de l'amener à un très haut niveau avec une rapidité exceptionnelle.

Vous dites avoir été vigilant sur la musique pour ne pas noyer le film dans le son des violons. Quels étaient vos attentes pour la bande-originale ?

Nous sommes allés chercher des sons de guitare proches de ceux d'AMERICAN BEAUTY ou de RETOUR À BROKEBACK MOUNTAIN. Nous devions aussi récupérer des tubes de l'époque, les années 70-80, qui pourraient amener une énergie particulière au film. Parmi eux, il y avait «Father and son». Cat Stevens, son auteur, est un homme très religieux qui a toujours refusé que sa chanson serve un film violent ou cru. Mais là, il a accepté, car JAPPELOUP s'y prêtait magnifiquement bien. C'était donc une fierté de pouvoir être les premiers à utiliser ce titre.

Quels souvenirs garderez-vous de cette aventure ?

C'était magnifique ! J'ai été touché que Pascal Judelewicz prenne le risque de confier les rênes d'un film français de cette ampleur à un metteur en scène québécois. Je lui suis reconnaissant d'avoir vu mes capacités à faire du cinéma et de m'avoir donné les outils nécessaires pour en faire. Très vite, j'ai trouvé un support, un enthousiasme et j'ai senti que Guillaume et lui étaient séduits par mes propositions. Dans ce cas, la relation de travail devient très productive : elle n'est pas dans la défense mais dans la création. C'est également ce qui s'est passé avec les équipes de tournage. Sur le plateau, on voyait que les gens étaient heureux de travailler ensemble sur ce projet. Et aujourd'hui, nous sommes tous très contents du résultat. C'est même pour moi l'un des films dont je suis le plus fier.

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE DE CHRISTIAN DUGUAY

2013 «Anna Karenine» (Mini-série)
avec Vittoria Puccini, Santiago Cabrera et Lou de Laâge
Coproduction France/Italie/Allemagne/Espagne

2011-12 JAPPELOUP

2009 «The Beautiful Life: TBL» (CBS/CW série TV)

2008 «Coco Chanel» (Mini-série)
avec Shirley MacLaine et Malcom McDowell
Nominations aux Emmy Award pour la Meilleure Actrice et le Meilleur Téléfilm
Nomination aux Golden Globes pour la Meilleure Actrice
Nomination Meilleur Film par l'association des critiques de film
Nomination aux Screen Actors Guild Award pour la Meilleure Actrice
Nomination aux Costume Designers Guild Award

2005 «Human Trafficking» (Mini-série)
avec Mira Sorvino, Donald Sutherland, Robert Carlyle, Remy Girard, ...
Nominations aux Emmy Award, aux Golden Globes et Prix Gemini

2003 «Hitler, The Rise of Evil (Hitler - La naissance du mal)» Mini-série
avec Robert Carlyle
7 nominations aux Emmy Award, dont Meilleure mini-série

2002 «Extreme Ops (The Extremists)»
avec Rupert Graves et Rufus Sewell, distribué par Paramount Pictures
Nomination aux World Stunt Award

2000 THE ART OF WAR (L'ART DE LA GUERRE)
avec Wesley Snipes, distribué par Warner Bros
Budget de 30 M\$ et Box-office exceptionnel aux États-Unis
Plus gros succès commercial de l'année au Canada

1999 «Joan of Arc» (Mini-série)
avec Leelee Sobieski et Peter O'Toole
13 nominations aux Emmy Award dont Meilleure mini-série/Film
et Meilleur Réalisateur pour une mini-série/film
4 nominations aux Golden Globes

1997 THE ASSIGNMENT (CONTRAT SUR UN TERRORISTE)
long-métrage avec Ben Kingsley, Aidan Quinn et Donald Sutherland
© Sony Picture Entertainment

1995 SCREAMERS (PLANÈTE HURLANTE)
long-métrage adapté d'un roman de P.K. Dick distribué par Colombia Pictures

1994 « Million Dollar Babies » (Mini-série)
Prix Gemini du Meilleur Réalisateur





ENTRETIEN AVEC PASCAL JUDELEWICZ PRODUCTEUR

Comment l'aventure est-elle née ?

Ce devait être en 1996. Je me promenais dans les rayons d'une librairie quand je suis tombé sur le livre «Jappeloup / Milton». La couverture représentait deux cavaliers, l'un sur un petit cheval noir, l'autre sur un grand étalon blanc. Je n'avais pas d'attrance particulière pour l'équitation mais la lecture du livre a attiré ma curiosité car un bon film d'aventure s'appuie souvent sur une rivalité. J'ai donc appelé Pierre Durand qui m'a donné son accord pour porter son histoire à l'écran. À l'époque, je ne pensais pas avoir les reins assez solides pour monter un film aussi lourd. JAPPELOUP est donc resté un projet en jachère jusqu'à 2006, date à laquelle ma fille qui s'était mise à l'équitation a commencé sérieusement la compétition. En l'accompagnant à des championnats, j'ai découvert un monde fascinant et réalisé que, plus que la relation affective au cheval, c'était l'enjeu du sport qui excitait tous ces gens.

Quand Bartabas dit que le monde du cheval n'est pas un vrai sujet populaire, qu'en pensez-vous ?

Je crois qu'il a raison pour son domaine à lui, si particulier, mais que le monde du cheval est vaste. Le cheval en lui-même est populaire car c'est un animal qui fascine. Au cinéma, quand SEABISCUIT ou L'ÉTALON NOIR traitent des courses, c'est populaire car n'importe quelle personne capable de monter sur un cheval et de courir sur la plage peut s'identifier aux héros. J'ai découvert que le monde du jumping implique beaucoup de paysans. Des gens qui se lèvent toute la semaine aux aurores pour monter, dans la boue et pendant des heures, plusieurs chevaux afin de repérer leur meilleur partenaire de compétition. La plupart donnent des cours l'après-midi pour gagner leur vie. Et le week-end et si et seulement si ce sont des grands champions, ils évoluent dans un monde feutré et chic, celui de compétitions sponsorisées par des marques de luxe. Le jumping est l'un des seuls sports mixtes car il fait concourir les hommes et les femmes dans les mêmes compétitions. Inédit au cinéma, c'est en cela un sujet porteur. Comme le milieu olympique d'ailleurs, qu'on n'a pas souvent traité sur grand écran.

L'histoire de Pierre Durand était, en revanche, cinégénique...

Absolument. Il monte vers le firmament, tombe au fond du trou et, aidé par les autres, se relève pour repartir vers la victoire. Cette histoire a beau être vraie, elle porte sur un ressort classique du cinéma que l'on retrouve dans ROCKY ou FLASHDANCE.

En quoi JAPPELOUP se démarque des autres films d'aventure français ?

Ces dernières années, les films d'aventure français comme LE MARSUPIAMI, SAFARI ou ASTÉRIX, reposaient sur la comédie. Un peu comme L'OURS, de Jean-Jacques Annaud, la base de JAPPELOUP est l'émotion. Une émotion véhiculée par les rapports humains.

En cela, nous sommes loin de CHEVAL DE GUERRE qui révélait l'amitié d'un homme pour son cheval...

Cela vient du fait que Guillaume et Christian ont un réel rapport au cheval et non une relation enfantine avec lui. Ces hommes qui ont fait de la compétition ne voient pas l'animal comme un doudou. À une époque, les cavaliers s'appelaient eux-mêmes des «pilotes». Ils considéraient donc leur cheval comme une machine. Pierre Durand est l'un des premiers à être passé de pilote à centaure.

Vous vous êtes donc attelés à l'écriture.

Nous avons en effet écrit une première version, puis une deuxième. Séduit par l'idée, Pathé s'est rallié au projet. Très vite, il nous est apparu que le principal problème serait les chevaux. Tout naturellement, nous nous sommes donc tournés vers Mario Luraschi qui a commencé à entraîner les siens et m'a parlé de Christian Duguay. Sur le tournage de son JEANNE D'ARC, il avait été marqué par la façon qu'avait ce cinéaste de filmer au steadicam. Je me suis renseigné et j'ai perçu dans le travail de Christian qu'il avait tout le potentiel pour réussir un film comme JAPPELOUP.

Comment s'est passée votre rencontre avec Christian Duguay ?

Je l'ai rejoint à Rome où il tournait et nous avons eu une discussion à bâtons rompus. Je lui ai dit ce que j'admire dans son travail et ce que j'aimais moins, comment je pensais qu'il était capable d'élever encore son niveau. Lui m'a parlé de ses envies. Or je sais que les choses se font souvent par un heureux concours de circonstances : il faut trouver en même

temps le bon projet, le bon financement et être dans un moment de sa vie où l'on se sent prêt à se lancer. Fort de cet échange, je suis rentré à Paris avec la certitude que j'avais trouvé LA pièce maîtresse du projet. Seul problème, quand nous avons arrêté ensemble les dates de tournage, nous n'avions toujours pas d'acteur...

Guillaume Canet avait pourtant eu vent du projet...

Oui, mais il y a eu un quiproquo entre nous et il avait décliné ma première proposition. Quand je suis retourné le voir avec Christian Duguay, Guillaume nous a dit qu'il n'aimait pas le scénario qu'on lui proposait mais que la véritable histoire de Jappeloup et Pierre Durand l'intéressait. En vrai cinéaste qu'il est, il nous a proposé un marché : réécrire l'histoire à sa façon et l'incarner.

Alors que la préparation avait commencé, vous avez donc changé de scénario ?

Oui, c'était insolite. Heureusement, Guillaume ayant choisi de coller son scénario à la réalité, nous connaissions les grandes étapes de l'histoire. Au fur et à mesure de l'écriture, il nous livrait des indications que nous transmettions à l'équipe de préparation qui s'activait déjà autour de la déco, des costumes et des chevaux. C'était un moment stressant mais, sachant que Guillaume est à la fois un excellent scénariste et acteur et un vrai champion d'équitation, nous étions portés par l'espoir qu'avec lui, nous pouvions faire quelque chose de grand.

Vous a-t-il tout de suite prévenu qu'il voulait assurer lui-même les scènes de sauts d'obstacle ?

Oui, c'était presque une condition. On s'est alors dit qu'on ne dormirait pas beaucoup la veille du tournage de ces scènes, mais que ça en valait la peine. D'ailleurs, les assureurs nous ont facilement suivis. Car ils savaient que Guillaume a le sens des responsabilités et que nous étions encadrés par des champions du monde, des champions olympiques, des grooms formidables et des chevaux extrêmement bien préparés. Le film de référence dans ce domaine est RAGING BULL. Or, on sait que pour ce film, De Niro s'est entraîné, a pris des coups. Et ce que réalise Guillaume dans JAPPELOUP est largement à la hauteur de ce que montre De Niro, voire au-delà. Très peu de gens sont capables de sauter 1m60 avec un cheval. C'est d'un niveau sportif incroyable !



La logistique concernant les chevaux vous a-t-elle parue extrêmement lourde?

Pour être franc, nous ne l'avons pas vu venir. Au début, comme pour tous les films, nous avons créé des départements. Les selles appartenaient aux costumes, les boxes à la régie, les transports aux transports etc. Et puis de nombreuses questions se sont posées et quand nous nous sommes aperçus que nous comptions dans l'équipe une ancienne groom, nous l'avons propulsé chef d'un nouveau département exclusivement réservé au cheval. Il comptait parfois jusqu'à 40 personnes qui veillaient à ce que les animaux mangent et dorment bien, ne se blessent pas, ne tombent pas malade, puissent sortir et continuer à s'entraîner entre les prises. Comme nous tenions à ce que les spécialistes n'aient rien à redire sur la véracité du propos, les barres étaient de vraies barres, les obstacles de Séoul ou de Los Angeles ont été refaits à l'identique et tous les chevaux, y compris les figurants, étaient de très haut niveau. Comme il aurait été trop cher de faire tourner des champions, nous avons engagé de jeunes chevaux prometteurs ou d'autres, plus vieux, qui avaient fait de la compétition.

Combien y avait-il de chevaux?

Dans certaines scènes de compétitions, on en comptait 70. Nous avons passé un accord avec des clubs et notamment le Haras du Lys pour qu'ils se délocalisent sur le tournage. Nous avons créé des boxes, des carrières et même des zones d'entraînement pour les chevaux qui, entre les prises, devaient continuer à s'entraîner.

Y a-t-il eu des incidents sur le tournage?

Guillaume n'est pas tombé une seule fois et Christian, qui embarquait parfois sa caméra jusque sous les pattes du cheval, n'a pas été blessé non plus. C'étaient de gros risques mais, en tant que cadreur, il voulait avoir une sensation parfaite de ce qu'il cherchait. C'est important quand on filme une compétition sportive, car contrairement à la retransmission à la télévision où le seul intérêt est le résultat, au cinéma, quand le spectateur connaît l'issue, l'enjeu pour le réalisateur est de montrer comment les vainqueurs vont y arriver. Finalement, le seul qui s'est blessé est Sympatico. Ce cheval qui ressemblait le plus à Jappeloup est vite devenu le chouchou de toute l'équipe. Retiré de la compétition depuis 18 mois, il avait tout compris au cinéma: il s'économisait pendant les répétitions et donnait tout quand ça tournait. Or, sur la dernière barre de la dernière scène de compétition, il s'est fait un claquage de façon extrêmement spectaculaire et sonore. Guillaume a alors sauté de son dos pour le soulager et s'est précipité sur sa jambe pour mesurer les dégâts. Il se sentait





coupable, alors qu'il n'y était évidemment pour rien et tout le monde était tétanisé. Le lendemain, nous étions rassurés pour sa vie mais le tournage était terminé pour lui.

Choisir les lieux de tournage, était-ce compliqué?

Trouver un stade olympique vide n'est pas une mince affaire. En Afrique du Sud, où s'était déroulée la Coupe du Monde, il y avait un problème de quarantaine pour les chevaux. Au Mexique, il y avait des stades de foot disponibles mais faire courir les chevaux sur la pelouse était impossible, car ils avaient tous des clubs de foot résident. Le seul endroit qui remplissait toutes les caractéristiques de l'hippodrome de Santa Anita de Los Angeles, se trouvait à Palma de Majorque. Là, nous avons fait arrêter les courses de trotteurs pendant trois week-ends mais pour être raccord avec les quelques images d'archive du film, il fallait qu'il fasse beau. Or, la veille du tournage, il y avait 50 cm d'eau sur la piste... On frôlait la catastrophe jusqu'à ce que la pluie s'arrête. Au final, nous avons eu beaucoup de chance car pour connaître le temps qu'il allait faire, il suffisait de lire le scénario!

Étiez-vous très présent pendant le tournage?

Oui, comme à chaque fois. Je considère que mon rôle est de m'assurer que nous avons les meilleurs outils et que le réalisateur sera au mieux de sa forme pour en faire quelque chose de formidable. C'est très difficile d'être metteur en scène car il faut à la fois être poète et général lorsqu'il s'agit de diriger des équipes sur un plateau. Je me rends donc disponible pour l'aider, selon ses demandes. En Christian et Guillaume, j'ai trouvé des partenaires de brainstorming formidables. Avant et pendant les 71 jours de tournage, nous nous sommes livrés en permanence à un ping-pong intellectuel pour trouver des solutions. De toute façon, la priorité pour moi n'est pas de savoir ce que je fais mais avec qui je le fais.

Avec un budget de 26 millions d'euros – l'un des cinq plus gros budgets de 2011 –, JAPPELOUP prouve que l'industrie du cinéma survit...

La situation économique du cinéma n'est pas catastrophique. Les 220 films produits par an prouvent que l'industrie fonctionne. Il faut être très vigilant afin que le système perdure. Si l'expérience est fondamentale dans le 7^e art, les gros projets comme JAPPELOUP, eux, doivent marcher car ils nous positionnent sur le marché international et nous permettent de continuer!



LISTE ARTISTIQUE

Pierre Durand	Guillaume CANET
Nadia	Marina HANDS
Serge Durand	Daniel AUTEUIL
Raphaëlle	Lou DE LAÂGE
Marcel Rozier	Tchéky KARYO
Dalio	Jacques HIGELIN
Arlette Durand	Marie BUNEL
Francis Lebail	Joël DUPUCH
Patrick Caron	Fred EPAUD
Frédéric Cottier	Arnaud HENRIET
John Lester	Donald SUTHERLAND
Hubert Bourdy	Antoine CHOLET
Philippe Rozier	Edmond JONQUERES D'ORIOLA
Eric Navet	Benoît PETITJEAN
Michel Robert	Sébastien CAZORLA
Joe Fargis	Noah HUNTLEY

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur Christian DUGUAY
Scénario, adaptation et dialogues Guillaume CANET
Librement adapté du roman «Crin Noir» de Karine Devilder
Musique originale Clinton SHORTER
Directeur de la Photographie Ronald PLANTE C.S.C
Montage Richard MARIZY
Directeur Artistique Emile GHIGO A.D.C
Créatrice de Costumes Caroline DE VIVAISE
Chef Décorateur Gérard DROLON
Son Frédéric DE RAVIGNAN
Michel B. BORDELEAU
Gavin FERNANDES C.A.S
Directeur de Production Nicolas ROYER
1^{er} assistant réalisateur Stef GLUCK
Scripte Josiane MORAND
Casting Juliette MENAGER
Cost Controller Emmanuelle BALESTRIERI
Producteur exécutif Espagne Fernando VICTORIA DE LECEA

Conseiller technique et histoire Pierre DURAND
Dressage et règleur cascades équestres Mario LURASCHI
Conseiller et entraînement Guillaume Canet Frédéric COTTIER
Production Karima BENOUADAH
Coproducteurs Frédérique DUMAS
Christian DUGUAY
Producteurs Associés Florian GENETET-MOREL
Joe IACONO
Lyse LAFONTAINE
Geneviève LEMAL
Walid CHAMMAH
Chica BENADAVA
Producteur Délégué Pathé Romain LE GRAND
Producteur Délégué Acajou Films Ludi BOEKEN
Produit par Pascal JUDELEWICZ
En coproduction avec ACAJOU FILMS, PATHÉ, ORANGE STUDIO,
TFI FILMS PRODUCTION, CANÉO FILMS,
SCOPE PICTURES et CD FILMS JAPPELOUP INC
Avec la participation de TFI, CANAL+, CINÉ+
Avec le soutien du CONSEIL GÉNÉRAL DES HAUTS-DE-SEINE
et du CONSEIL GÉNÉRAL DE LA DORDOGNE